

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 32 (1964)
Heft: 8

Artikel: Journal de vacances [suite]
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Journal de vacances

Suite

Vendredi, minuit.

Je me méfierai désormais des petits trous perdus. Si j'ai bonne mémoire, je suis venu ici pour me reposer des hommages trop ardents de mon ami Jean et pour échapper aux tentations d'infidélité que m'offrait la ville . . . Eh ! bien, c'est réussi !.

Donc, hier jeudi, récupération tout le jour et sommeil. L'ange de feu ne m'avait pas même laissé la force de lever les yeux sur Géronimo. La nuit a succédé au jour sans me réveiller. Ce matin, j'allai mieux; je ne dis pas que j'aurais pu recommencer, mais enfin . . . J'ai éprouvé un certain frémissement agréable en retrouvant la plage du petit Allemand et en traversant le bois du beau mécano. Ce soir, j'avais retrouvé la pleine forme, et le pantalon très moulant du serveur m'inspirait des pensées impures. Je terminais mon dîner lorsque l'Anglais du couple s'est approché de ma table. Avec un salut un peu raide mais impeccable, il s'est d'abord présenté : «Major Iringsdale, de Liverpool». Je me suis présenté avec la même cérémonie, cela a fait un excellent effet, j'étais un homme fréquentable. «Nous partons demain, m'a expliqué cet homme sympathique, et nous souhaiterions prendre le verre de l'adieu avec un gentleman. Nous avons pensé, ma femme et moi, que vous étiez seul dans cet hôtel à mériter ce titre. Nous ferez-vous l'honneur de venir à notre table ?» Je n'avais aucune raison de refuser. J'ai été présenté à Mrs. Iringsdale dans les meilleures formes, elle m'a vigoureusement serré la main et nous avons bu du whisky. Je déteste le whisky mais je n'ai pas osé le dire. Mrs. Iringsdale m'avait aussitôt entrepris sur la répulsion que lui inspirait la cuisine italienne et son invraisemblable manque de mouton bouilli sauce à la menthe. Dans ces conditions, il eut été trop incorrect de ma part de réclamer la liqueur du pays si poétiquement parfumée. Le major Iringsdale avait passé la plus grande partie de sa vie aux Indes. Il en gardait un aspect militaire un peu raide, reins creux et poitrine bombée, un teint de terre cuite et une allure juvénile. Sa femme était discrète et pertinente, une blonde maigre à grande bouche qui buvait sec en écoutant patiemment les souvenirs de guerre de son époux. Le temps passant et l'ennui me prenant, j'allais me lever pour prendre congé quand le major se tourna vers elle : «Il fait un peu frais, dit-il, ne croyez-vous pas, darling, que vous devriez rentrer ?». Je fus surpris car la nuit était très douce et sans un souffle d'air. J'eus durant une seconde l'impression bizarre d'un sous-entendu, peut-être à cause d'une expression fugitive dans le regard de la femme. Mais elle se leva docilement. «Vous avez raison, John, je vais me retirer».

«Nous allons encore prendre un verre», enchaîna John aussitôt. Puis, se penchant vers moi dès que sa femme fut rentrée : «Il paraît que la promenade est très agréable la nuit dans le petit bois. Je vous ai vu vous y diriger déjà. Je ne voudrais pas vous en priver ce soir. Voulez-vous que nous fassions quelques pas ensemble ?». Le souvenir de ces agréments me fit un peu rougir. Heureusement, l'obscurité me cachait; j'aurais craint de choquer ce respectable gentleman. Le whisky m'avait un peu alourdi la tête, j'avais envie de marcher, j'acceptai.

Il faisait très sombre sur le chemin, la lune ne s'était pas encore levée. Je connaissais bien le trajet, mais le major s'inquiéta de me perdre dès que nous fûmes sous les arbres : « Il y a des pierres partout et des racines. Ne me laissez pas ou je vais me casser la figure. Permettez-moi de vous tenir un peu ». Il me saisit la main et je fis une drôle de tête à l'idée que je promenais comme un enfant ce major de l'armée des Indes. Sa main était chaude et me serrait, mais elle ne garda pas longtemps la mienne, bientôt elle me saisit le bras, puis la taille. J'en étais si surpris que je n'osais comprendre. Nous marchions serrés l'un contre l'autre et je dois avouer que cela ne m'était pas désagréable. Le bras de John était musclé, sa poitrine large. Je revis dans ma pensée sous un aspect que je n'avais pas imaginé jusqu'alors, ce visage maigre et cuivré, les cheveux coupés en brosse, les yeux très clairs. La bouche était belle, je crois, l'allure virile, les muscles durs . . . A-t-il senti que je faiblissais à cette évocation ? Je me suis retrouvé contre la poitrine de John, sa bouche sur la mienne, et ses mains . . . un peu partout. La suite s'est passée très gentiment ; ce fut peut-être moins enflammé avec le major de l'armée des Indes qu'avec le chauffeur de l'archevêque, mais fort convenable. John avait laissé sur l'herbe avec ses vêtements . . . j'allais écrire toute raideur, cela serait exagéré, heureusement. Mais enfin, il m'indiqua aussitôt ses préférences qui étaient beaucoup moins viriles que je ne l'avais imaginé. Pour un valeureux officier, il n'est évidemment défendu de tourner le dos qu'à l'ennemi . . .

Je rentrai me coucher cette fois bien avant la fin de la nuit. John m'accompagna jusqu'à la porte de l'hôtel. Il avait retrouvé avec ses vêtements tout son flegme. Je le priai le plus sérieusement du monde de transmettre l'expression de ma profonde admiration à son épouse. Je me demande s'il me considérait toujours comme un gentleman . . .

*

Samedi soir.

Dernier soir de mon séjour à Ponteporto, de ma « cure de repos ». Je pars demain et retrouverai Jean demain soir. Dans quel état ! Car cette dernière journée fut une apothéose et le couronnement de mes rêves les plus ambitieux. Toute fatigue a disparu de mon corps, tant il est vrai que l'habitude de faire l'amour est une seconde nature, et tant la beauté est un inépuisable aphrodisiaque.

Donc, je retransverse le bois de pins cet après-midi, encore amusé au souvenir de mon Anglais, et j'arrive à la charmante plage de sable fin. Que vois-je de loin ? Elle était occupée. Quelqu'un y était étendu, endormi semblait-il. Je m'approche néanmoins et je reconnais . . . eh ! oui, c'est facile à deviner : Géronimo lui-même, un bras sous la tête, les jambes écartées, et aussi nu qu'il est possible de l'être, vêtu de sa seule beauté. Il est évident que je n'avais plus envie de faire demi-tour, je me suis approché à pas de loup. Quel corps adorable, plus parfait encore et plus excitant que je n'avais pu l'imaginer sous la tenue de son service ! Puissant et mâle, bruni de bronze roux ; ombré d'un joli dessin de poils noirs sur la poitrine et la ligne médiane du ventre se terminant plus bas en courtes boucles d'ébène. Et, malgré cette force, élégant et fin comme un

adolescent, des muscles longs aux cuisses, la peau tendue sur une chair souple. Ses cheveux couvraient son front, ses lèvres rouges étaient entr'ouvertes, ses aisselles couvertes de fines sueurs... Je m'étais avancé lentement, je le contemplai un long moment avant qu'il ne devinât ma présence. Enfin, il tourna la tête : « Ah ! c'est vous, dit-il simplement, et il me fit son plus joli sourire, venez donc vous allonger près de moi » — « Je ne vous dérange pas ? » demandai-je timidement. Il se contenta de sourire. Je me déshabillai et m'assis à son côté. Il n'avait pas changé de position et ses cuisses écartées ne cachaient rien de ce qu'il avait de plus somptueux. « Comme vous êtes bizarres vous autres étrangers, dit-il enfin en me regardant. Pourquoi ce morceau de tissus sur votre corps ? Ne voyez-vous pas que nous sommes seuls ? Retirez donc votre slip, sinon vous aurez les fesses blanches et je trouve cela affreux ».

J'hésitai un instant, mais ne voulus pas avoir l'air gêné et m'exécutai. Quelle folle imprudence ! La proximité de ce beau corps, l'odeur de sa peau chaude, me mirent aussitôt dans un état qui trahissait trop bien mes sentiments. Je tâchai de le cacher en me mettant à plat ventre, ne m'avait-il pas conseillé de me bronzer les fesses ? Hélas ! Le soleil sur mes reins et la brûlure du sable sous mon ventre ne faisaient qu'attiser ma flamme. D'autant plus que le garçon, tout en parlant de choses et d'autres, de climat et d'hôtellerie, s'amusait à me caresser d'un orteil négligent de la cheville au mollet. Était-ce une invitation ? Non, je ne pouvais le croire. Innocence plutôt. Ce n'était qu'un adolescent élevé dans ce village isolé, un peu arriéré, que le tourisme n'avait pas envahi. Ses parents étaient si candides, sa vie devait être d'une simplicité bucolique dès la saison d'été terminée ! Que pouvait-il connaître de nos vices citadins ? J'ai une nature à ne pouvoir supporter l'idée de pervertir un garçon, si beau et si viril soit-il. Mes amis parisiens dont cette chasse à l'ingénu constitue le sport favori ne cessent de se moquer de moi à ce propos, mais qu'y puis-je ? La perspective d'initier un être pur me paralyse.

« Venez-vous nager ? », me dit soudain Géronimo en se redressant. « Non ! non... c'est à dire, pas tout de suite. Mais allez donc, je vous rejoindrai... » Lui parti, je pourrai ramper jusque dans l'eau dont la fraîcheur me sauverait.

« Venez plutôt maintenant. Nous allons courir ensemble jusqu'aux vagues pour nous y jeter en même temps. Vous verrez... » Je refusai encore, mais le garçon ne me prenait pas au sérieux et tenta de me soulever. Mes protestations étaient trop gênées pour être convaincantes ; il croyait à un jeu et, comme il était plus fort que moi et que son corps contre le mien me retirait beaucoup d'énergie défensive, il réussit à me soulever... assez pour découvrir la raison de ma pudeur. « Ah ! c'est donc cela ! », dit-il simplement, comme il aurait dit : « C'est pour si peu que vous faites tant d'histoires ! » Je m'étais caché la tête dans les bras pour ne pas voir son expression. Il s'était rassis à côté de moi. Puis, après un temps qui me sembla très long, il passa le bras sous mon ventre, me retourna et, avant que j'aie pu rougir de sentir l'objet de ma honte ainsi exposé, l'avait délicatement pris dans sa main. J'ouvris les yeux, stupéfait, pour constater au premier regard que je n'étais plus seul à présenter cet aspect indécent...

Entre le premier et le deuxième acte, — je ne vois pas une façon moins théâtrale de dire la chose ! —, nous avons bavardé... de tout autre chose que du climat et de l'hôtellerie ! Ce fut lui qui commença : « Mais enfin, pourquoi ne pas m'avoir parlé plus tôt ? Vous me plaisiez bien, mais je ne vous imaginai pas si gentil. Je croyais jusqu'ici qu'il n'y avait que le major anglais pour aimer cela... » — « L'Anglais ? » « Mais oui, vous ne l'aviez pas remarqué ? Il envoyait sa femme se promener pour pouvoir m'inviter dans sa chambre. » Je me serais volontiers battu pour ma stupidité ; en fait d'innocence je pouvais toujours l'imaginer chez les autres ! « Non, je ne savais pas, avouai-je. Je croyais que dans ce village retiré on était moins... plus... » Je m'embrouillai dans ma phrase. Géronimo me tira d'embarras avec désinvolture : « Oh ! oui, je vois ce que vous voulez dire... Vous avez peut-être raison, mais moi je ne suis pas d'ici. J'y viens seulement un mois par an pour aider mes parents, le reste du temps je suis maître-baigneur à Capri. » Et, en allongeant son beau corps sur le mien, emprisonnant mes jambes dans les siennes, il ajouta : « Ah ! que de temps perdu ! Quand je pense à toutes ces nuits où vous étiez si seul alors que j'aurais pu vous rejoindre... » Si seul ? Je me souvins brusquement que j'étais, moi aussi, beaucoup moins innocent qu'il n'y paraissait...

*

Dimanche soir.

Je viens de retrouver Jean à Florence. Mais dans quel état suis-je arrivé ! Pour compenser toutes ces nuits où il m'a cru solitaire, Géronimo est venu hier soir me retrouver dans ma chambre, et nous avons multiplié, par je ne sais combien nos deux... actes de l'après-midi sur la plage. Je ne sais si nous avons épuisé les différentes possibilités de s'aimer, mais en tous cas il a épuisé mes forces. J'ai quitté l'hôtel dans un tel état que j'ai réalisé seulement beaucoup plus tard à quel point Géronimo avait fait augmenter ma note. Ses parents lui ont fait donner une éducation soignée à Capri ! De toutes façons, je n'ai pas été volé et ne peux pas me plaindre. Je dormais déjà en montant dans le train et il a fallu me réveiller en gare de Florence. Pour les descriptions de paysages, se reporter à un guide qui n'a pas connu Géronimo !

Ce sommeil réparateur m'avait fait du bien et j'ai pu donner à Jean une description idyllique de mon séjour à Ponteporto. De son côté, il m'a vanté à n'en plus finir la beauté calme de Venise, le charme de la vie familiale... Je mourais de honte et n'osais regarder mon Jean. Devrais-je tout lui avouer ? Je m'inquiétais surtout à l'idée du moment où nous allions nous retrouver au lit. Après cette séparation, il serait sûrement très ardent, et j'avoue que j'aurais encore besoin d'une nuit de sommeil sans trouble avant de retrouver l'utilisation de mes... sentiments. Mais que faire ? Et je m'apprêtais à subir plutôt qu'à partager ce qui me semblait un devoir conjugal, quand Jean m'a dit avec un air très faussement innocent : « Tu sais, je suis un peu fatigué par le voyage. Pour une fois nous pourrions dormir comme des frères... »

Je n'aime pas du tout cela !

R. GERARD